

Suicide et désir de mort

Février 2014

Jean Jacques CHAVAGNAT,

*Psychiatre d'adulte, Psychiatre d'enfant et d'adolescent, Psychothérapeute,
Chef du Pôle de Santé Publique et de Logistique Médicale
Centre Hospitalier Henri Laborit POITIERS
Président de la Fédération Trauma Suicide Liaison Urgence
Président de la Fédération Européenne Vivre Son Deuil*

1 – INTRODUCTION

« Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie ».

Albert CAMUS « Le Mythe de Sisyphe » Gallimard (1942)

« Si je me tue, ce ne sera pas pour me détruire, mais pour me reconstituer, le suicide ne sera pour moi qu'un moyen de me reconquérir violemment, de faire brutalement irruption dans mon être, de devancer l'avance incertaine de Dieu ».

Antonin ARTAUD. « Textes surréalistes » in « Oeuvres complètes », T1, Gallimard (1976)

« La mort est d'abord une image. Elle ne peut s'exprimer que par des métaphores »

Gaston BACHELARD. « La terre et les rêveries de la volonté » Corti (1948)

« La croyance à la nécessité interne de la mort n'est peut être qu'une de ces nombreuses illusions que nous nous sommes créées pour nous rendre supportable le fardeau de l'existence »

Sigmund FREUD. « Essai de psychanalyse appliquée », Gallimard (1983)

Plus loin, il insistera sur l'impossibilité de la représentation de sa propre mort : nous pouvons voir un mort, nous ne pouvons conceptualiser notre mort : notre finitude est irréprésentable !

Notre thèse sera : quand on veut se suicider : que veut-on tuer ? Est ce l'arrêt de la vie que l'on recherche ? Ou bien est ce l'arrêt de la souffrance morale et/ou physique pour obtenir une meilleure vie ?

2 – QUELLE PLACE POUR L'IMMORTALITE ?

L'homme peut-il réellement accepter être mortel ? Toutes les cultures ont imaginé pour l'homme la possibilité d'échapper à la mort.

Des croyances philosophiques aux pratiques culturelles, de la théologie aux mythes, partout, sur tous les continents et à toutes les époques, la question de l'immortalité s'est posée.

Au delà de la mort, il convient de distinguer l'immortalité, le fait d'échapper à la mort, d'autres formes de transformation à la mort. Dans de nombreuses cultures, le défunt peut (c'est généralement le plus vif souhait des descendants) devenir une divinité ou un ancêtre qui continue à exister et même à communiquer, sans être pour autant immortel : en effet, il s'estompe généralement après quelques générations dans un collectif d'ancêtres de plus en plus lointain. De même, la réincarnation est nettement distincte de l'immortalité, puisqu'elle crée une nouvelle personne, même s'il y a un « reste » de celui qui se réincarne. De même encore, la vie éternelle et la résurrection des corps promises par le Christ ne sont pas la même chose que l'immortalité, car elles sont précisément rendues possibles par la transformation au travers de la mort et du jugement subséquent. Par contraste, l'immortalité maintient indéfiniment l'individu dans son intégrité, ou du moins dans ce qui l'identifie de façon essentielle : dans diverses religions, les dieux sont immortels tandis que les humains doivent passer au travers de la mort et changer alors de statut ontologique (devenant suivant les cas ancêtres, dieux, âmes aux enfers, ombres, etc...).

Des mythes présents dans de nombreuses cultures rendent compte de l'immortalité originelle de l'homme, qui fut ensuite perdue par punition d'un péché (chute d'Adam et Eve, mythe de Prométhée). Notons cependant que dans diverses traditions (dans les mondes indien et chinois, par exemple) les dieux aussi sont mortels ; ils jouissent d'une durée d'existence extraordinairement longue, mais leur différence d'avec les humains n'est que de degré.

Dans l'ensemble des trois monothéismes, le postulat généralement retenu, classant l'immortalité parmi les attributs de perfection, est que seul Dieu est immortel, et que par conséquent l'humain (dit mortel) ne l'est pas ; la vie éternelle lui est (ou non) donnée par Dieu, elle ne lui appartient pas.

Qu'est ce qui alors peut se maintenir indéfiniment ? On parle souvent d'immortalité de l'âme et d'immortalité du corps, mais sans toujours s'apercevoir à quel point cette dichotomie est liée à une distinction corps/âme spécifique aux théologies judéo-chrétiennes. L'immortalité corporelle a été fréquemment représentée comme

une croyance primitive, naïve, dénuée de toute spiritualité (même si elle fait en réalité l'objet, du moins pour des organismes très simples, de recherches biologiques sérieuses), tandis que l'immortalité de l'âme est une notion davantage prise au sérieux, quitte à être réfutée. La définition temporelle varie elle aussi ; on pense d'abord à une immortalité en aval de la naissance, mais elle s'entend aussi pour certains en amont.

3 – LE SUICIDE DANS L'HISTOIRE « Plutôt la mort que... »

Pourquoi le suicide ? Pour laver l'honneur perdu, pour faire un geste politique, pour persévérer dans son être, son essence, par lâcheté, pour refuser de céder à un ordre insupportable, pour résister à l'oppression... Que la mort soit acceptée, obligée au terme d'une vie bien remplie, ou à mi-course de sa propre vie, comme le dit Schopenhauer (Livre IV du Monde comme volonté et comme représentation) : « *Bien loin d'être une négation de la volonté, le suicide est une marque d'affirmation intense de la volonté de vivre* ».

L'homme qui se suicide, le responsable politique qui met fin à ses jours n'est pas en absence de quête de bonheur. Bien loin de là ! « *Tous les hommes, écrivait PASCAL, cherchent le bonheur, même ceux qui vont se pendre* ».

Non ; il veut « confondre la calomnie » comme Roger SALENGRO ; il refuse le supplice tel CONDORCET ; il préfère la mort pour ne pas céder à la torture comme Jean MOULIN – c'est le héros qui donne sa vie pour une cause sacrée - ; il veut conférer à sa mort une symbolique politique comme ALLENDE ; il choisit entre la peine de mort légale (guillotine ou peloton) et la mort choisie comme ROMMEL ou VALAZE ; il refuse d'assumer sa responsabilité (HITLER ou VATEL dans deux genres différents) ; il succombe à une fragilité psychique d'un moment (est ce le cas d'HEMINGWAY?) ; il se donne la mort par amour ; il ne peut résister à des pulsions de mort...

L'acte suicidaire répond toujours à la sentence : « plutôt la mort que... ». Faut-il toutefois s'arrêter là ? A la vérité, en rédigeant ce dossier, on s'est aperçu rapidement d'un postulat commun. La vie d'un homme ne prend parfois de sens, dans l'Histoire, que par la mort et son modus operandi. SAINT EXUPERY disait : « *ce qui donne un sens à la vie, donne un sens à la mort* ». C'est dans la compréhension de la vie de ces hommes d'Etat, morts par sacrifice, par honte ou par fuite, que l'on distingue les qualités de l'homme, la valeur de l'opprobre, l'insignifiance, à posteriori, de la faute.

4 – LE CAS PARTICULIER : Léon TOLSTOI, suicidaire, mais jamais suicidant !

Léon TOLSTOI (1828 – 1910) (décédé à 82 ans).

Le suicide a maintes fois hanté Léon TOLSTOI pour en finir avec ce qu'il appelle « *l'insupportable absurdité de la vie, cette plaisanterie dont les hommes sont le jouet* » note-t-il dans sa « Confession » écrite entre 1879 et 1882.

« *La vie me devint odieuse : une force invincible me tirait pour me libérer d'une façon ou d'une autre hors de la vie, elle était plus forte, plus intense que le vouloir commun. C'était une force semblable à l'aspiration précédente à la vie, mais un plan inverse. De toutes mes forces je me dirigeai hors de la vie. La pensée du suicide me vint aussi naturellement que me venaient auparavant des pensées sur l'amélioration de ma vie. Cette pensée était si tentante que je devrais employer contre moi des ruses afin de ne pas la mettre en œuvre trop rapidement* ».

C'est le manque de compréhension de la vérité de la vie qui le menait dans une impasse « *on ignore ce qu'est le réel, dit-il, et on prétend qu'il est absurde. Et dans ces conditions, pourquoi ne pas en finir* ».

« *La vie ne te plaît pas – tue toi. Mais tu vis, tu ne peux pas comprendre le sens de la vie, eh bien interromps la, ne t'agite pas dans cette vie en racontant et en écrivant que tu ne la comprends pas* ».

Point final dans l'oeuvre de Léon TOLSTOI, « Du suicide » fut rédigé en 1910, quelques mois avant sa mort.

Commentaires personnels :

Léon TOLSTOI a pensé très longtemps au Suicide pour quitter une vie « absurde ». Mais, il ne parle pas de « désir de mort », mais de « désir de ne plus vivre cette vie là ! ». Il ne se suicidera pas. Il va s'enfuir de chez lui et va mourir dans l'appartement du chef de la petite gare d'ASTAPOVO, le 20 Novembre 1910.

5 – L'APPROCHE SOCIOLOGIQUE

5-1) Emile DURKHEIM (« Le suicide » 1897. Livre méconnu, réédité en 1912, puis en 1930)

Il distingue :

- le suicide EGOISTE
- le suicide ALTRUISTE
- le suicide ANOMIQUE
- le suicide FATALISTE

5-2) Maurice HALBWACHS dans « Les causes du suicide » 1930. (Né 1877 -1939, mort en déportation.

Chaire de psychologie collective au Collège de France)

Il décrit trois grands types de liens en référence auxquels il est possible de définir trois types précis de rupture :

- le lien de filiation, qui s'impose à l'individu dès sa naissance et contribue à son équilibre affectif puisqu'il lui assure à la fois stabilité et protection ;
- le lien d'intégration, qui relève de la socialisation secondaire au cours de laquelle l'individu entre en contact avec d'autres individus et apprend à respecter les normes et les règles des groupes et des institutions qui lui préexistaient ;
- le lien de citoyenneté, qui repose sur le principe de l'appartenance à une nation à partir duquel l'individu se voit reconnaître des droits et des devoirs.

Ces trois types de liens sont interdépendants et peuvent être de ce fait réunis dans ce qu'HALBWACHS appelle un « genre de vie ». C'est à partir du moment où le genre de vie se transforme, à l'occasion des mutations de la société rurale et du développement des villes ou encore au moment des grandes crises économiques, que ces liens fondamentaux qui rattachent l'homme à la société peuvent devenir plus fragiles, jusqu'à se rompre, en laissant ainsi l'individu en proie à la détresse, confronté au sentiment d'être inutile.

5-3) Le sociologue Jean BAECHELER décrit en 1975 :

- Le suicide ESCAPISTE :

LA FUIITE : qui est le fait d'échapper à une situation ressentie comme insupportable par le sujet.

LE DEUIL : qui est le fait d'attenter à sa vie par suite de la perte d'un élément central de la personnalité ou du plan de vie.

LE CHÂTIMENT : qui est le fait d'attenter à sa vie pour expier une faute réelle ou imaginaire.

- Le suicide AGRESSIF :

LA VENGEANCE : où le sujet veut soit provoquer le remord d'autrui, soit lui infliger l'opprobre de la communauté.

LE CRIME : où le sujet attente à sa vie en entraînant autrui dans la mort.

LE CHANTAGE : où le sujet fait pression sur autrui en le privant de quelque chose à quoi il tient. (A NOTER QUE CE MOT A SOUVENT UNE CONNOTATION PEJORATIVE ET QU'IL CONVIENT DE L'EMPLOYER AVEC PRUDENCE)

L'APPEL : où le sujet souhaite avertir l'entourage qu'il est en danger.

- Le suicide OBLATIF :

LE SACRIFICE : où le sujet veut sauver ou atteindre une valeur jugée supérieure à sa vie personnelle.

LE PASSAGE : où le sujet souhaite accéder à un état considéré comme infiniment plus délectable.

- Le suicide LUDIQUE :

L'ORDALIE : qui est le fait de risquer sa vie pour s'éprouver soi-même ou solliciter le jugement de Dieu.

LE JEU : qui est le fait de se donner des chances de mort dans le seul but de jouer avec la vie.

6 – QUE PEUT-ON APPRENDRE DE LA CLINIQUE ?

En 1978, Jean Pierre SOUBRIER, ancien Président de l'Association Mondiale de Prévention du Suicide, essaie de définir le suicide :

« *Le suicide est le dernier acte de désespoir dont le résultat n'est pas connu et qui s'effectue après une lutte entre un désir de mort inconscient et un désir de vivre mieux, d'aimer et d'être aimé...* » « *C'est ma définition du jour !* ».

En 1993, il rajoute : (...) « *le suicide sera toujours un acte de désespoir survenant dans une situation personnelle spécifique...* » (...) « *Le désespoir est le sentiment exprimant la souffrance psychique précédant l'acte suicide. Il met en valeur l'importance de la douleur affective qui dépasse la dépression de l'humeur.* »

La crise suicidaire est une période de désorganisation pendant laquelle maintes solutions sont tentées ou envisagées. Elle dure six à huit semaines. Elle peut conduire à la mort par épuisement physique et psychique.

Une intervention psychologique pendant cette période peut détourner le suicidaire de son destin funeste.

Après un suicide tenté, la majorité des suicidants souhaitent vivre, surtout ceux ayant réalisé un suicide violent : ils ont approché la mort et s'en détournent.

7 – CONCLUSION

Au delà des sens possibles de l'acte suicidaire : que cherche le suicidaire ?

A se libérer d'une situation intolérable ? Dont les origines seront multiples, suivant qu'on privilégie une approche psychologique ou sociologique.

Pour aller où ? Vers la fin de la vie ? Ou plutôt vers la fin de la souffrance psychique ?

Nous terminerons en rappelant que « *Celui qui se tue court après une image qu'il s'est formée lui-même : on ne se tue jamais que pour EXISTER* »

André MALRAUX « La voie royale » Grasset, 1930.

Nous nous permettrons de rajouter : on se tue jamais que pour **EXISTER AUTREMENT !**